

Le Palimpseste

mars 1995

No

2

Penser la souveraineté En marge du programme



Journal étudiant de philosophie de l'Université de Montréal

Le Palimpseste

Journal étudiant de philosophie de l'Université de Montréal

Toute œuvre est un palimpseste — et si l'œuvre est réussie, le texte effacé est un texte magique.

JULIEN GRACQ

Palimpseste (du grec *palimpsêstos*, de *palin*, de nouveau, et de *psêstos*, gratter, racler) : parchemin manuscrit sur lequel se superposent un ancien texte, effacé, et un texte nouvellement écrit.

L'écriture est un acte de création irréversible. En écrivant, l'homme trace des signes indestructibles, parce que porteurs de sa marque authentique. Tout texte écrit est gravé et participe par là même à l'histoire.

Sommaire

éditorial	3
Penser la souveraineté	5
<i>Confédéraliste, donc souverainiste</i> , par Jean-Frédéric Lafaille	5
<i>Que l'on continue... jusqu'au bout</i> , par Georges-Patriq Finlay	7
<i>La consolation d'être libre</i> , par François Dupuis	8
essai	
<i>La sagesse moderne</i> , par Gheorghe Nistor	9
En marge du programme	10
<i>Lectures hors programme</i> , par Richard Bodéüs	11
<i>L'« humanisme » oublié de Karl Jaspers</i> , par Peter Christian Winther	12
<i>Derrida</i> , par Alain Beaulieu	14
<i>Portrait d'un « Jovial »</i> , par Janin Huard	15
nouvelle	
<i>La souveraine</i> , par Oui	17
arts	
Portrait d'artiste contemporain : Alex Kempkens par lui-même	19
<i>Images et temps dans le mouvement cinématographique</i> , par Frédéric Devost	23

COMITÉ DE RÉDACTION

Coordonateur : François Dupuis. *Éditorialiste* : Alain Beaulieu. *Collaborateurs* : Frédéric Devost, Georges-Patriq Finlay, Bruno Larivière, Jocelyn Schoolcraft, François Thibaudeau. *Mise en page* : François Dupuis.

La danse du réel et le chant du mythe

Alain Beaulieu

Le motif de ce texte pourrait se résumer en une question inspirée d'un texte de Mircea Eliade¹. Comment se fait-il que le mythe soit aujourd'hui devenu synonyme de « fable », consciemment interprété et vécu avec une déconcertante évidence comme tel, alors que l'homme des sociétés traditionnelles découvre en lui la seule révélation valable de la réalité ? Les mythologies sont pour l'homme d'aujourd'hui relatives au passé, aux antiquités grecque et latine, à l'époque reculée de l'Égypte ancienne. On a aujourd'hui l'impression de s'être affranchi de la pensée mythique. Cette impression est un nouveau mythe !

Loin de nourrir une nostalgie pour un état de nature perdu je crois plutôt que la conscience mythique, rattachée depuis les temps modernes à un état primitif ou traditionnel, demeure prédominante comme forme de conscience aujourd'hui. Mais ce fait, parce que trop associé à un état de dépravation et d'obéissance servile, est refoulée dans notre inconscient. Parce qu'on a peur aujourd'hui du mythe, on le chasse dans l'inconscient et on vit dans « l'inconscience mythique ». Et pourtant, il précède la pensée rationnelle de la modernité et l'accompagne aussi. Sans mythes les idéaux ne peuvent éclore et être nourris. Le mythe rend possible à chaque instant la pensée. Il est le préalable toujours présent à toute investigation.

Certes les Lumières ont su s'émanciper de l'obscurantisme mais seulement au nom de la création d'un nouveau mythe : celui de l'homme en mesure par la conscience, la raison et ses prolongements techniques de se rendre « maître et possesseur de la nature ».

La pensée moderne veut se voir autonome, libre de toute croyance et de tout dogme, alors qu'elle en crée et en nourrit de nouveaux. La liberté est aujourd'hui comprise comme proportionnelle au degré d'individualisme.

Considérons le mythe non plus comme une création de l'homme primitif mais plutôt comme « l'expression d'un mode d'être dans la monde »² valable pour tout temps et donc aussi pour nous aujourd'hui et alors donner une figure surnaturelle à notre milieu de vie. Ainsi dépasser les prétentions de la conscience-de-soi dans sa

volonté d'hégémonie sur la nature. Plus concrètement peut-être offrir à la fiction un statut co-existential avec sa sœur la réalité.

Après tout sommes-nous réellement en mesure, même avec le plus grand arsenal conceptuel qui soit, d'isoler l'imagination et la croyance d'une part et d'autre part la réalité et la vérité ? Y parvenir rendrait notre univers tellement morne ! Ce serait tuer la vie. Ou se réfugier solitaire et désapprendre à aimer les êtres humains.

Avoir conscience du caractère mythique des fallacieuses prétentions d'une conscience désireuse de cerner totalement le réel sans résidus fictionnels, c'est franchir un pas vers la sagesse. C'est aussi ne plus aller à l'encontre de notre nature propre qui est d'appartenir à un monde et non de concevoir le monde comme pouvant nous appartenir. Et appartenir à un monde c'est y être mythiquement lié.

Indépassable le mythe nous est toujours déjà présent. Il constitue notre mode de contact le plus intime avec le monde. Par lui on adhère au monde. En éloignant les sphères de la vérité et de la croyance ou parce que « la pensée rationnelle a refoulé le mythe dans l'inconscient le monde se désacralise et l'expérience du désenchantement repousse le sacré dans le for intérieur, le rendant ainsi profane »³. C'est l'individualisme. Parce que l'homme des sociétés primitives n'établissait pas de distinctions entre le sacré et le profane, tout en quelque sorte étant pour lui l'objet d'une expérience sacrée, il était à l'écoute du monde et de l'être. Il était certes « moins ingénieux mais d'autant plus créateur »⁴, à l'image de la vie. Contrastant avec lui l'homme moderne « tout à ses captations et à ses expérimentations »⁵.

La conscience mythique ignorante de la distinction « correct-incorrect » offre un contact direct et intense avec le monde. Le sens n'est plus recherché mais trouvé. Le mythe consciemment vécu assure la cohérence, l'adhésion de l'homme à son monde. La distinction entre la distraction et ce qu'il ne l'est pas s'évapore. La « sortie du temps » par le jeu devient futile car les oppositions jeu/sérieux, vérité/croyance, rationnel/irrationnel, etc. sont inopérantes à l'intérieur de la conscience mythique. C'est le « dérapage vers le subjectivisme »⁶ et l'apparition de la raison

instrumentale qui établissent ces distinctions. Notre « inconscience mythique » fait naître des crises dont on voit aujourd'hui des traces dans le relativisme des valeurs et l'instrumentalisme, facteurs de désolidarisation.

À l'intérieur de nos sociétés industrielles, bureaucratiques et technologiques l'atomisme social bat son plein. L'authenticité devient synonyme de subjectivisme et de relativisme. En chassant le surnaturel l'homme se centre sur ses propres intérêts. Trop souvent de nature directement ou indirectement économiques. Il est clair que cet anthropomorphisme nous empêche de nous intégrer en tant que microcosme à l'intérieur d'un grand tout. Nous aurions fort à gagner à « nous percevoir nous-même comme une partie d'un ordre plus vaste auquel il faut nous soumettre plutôt que de considérer l'univers simplement comme une source de matières premières servant à la réalisation de nos projets »⁷.

Considérons pour un instant la pensée techno-intéressée et le mythe du « meilleur des mondes » qu'elle entretient inconsciemment comme n'adhérant pas plus au réel qu'elle ne s'abandonne à la fiction. Le cyber-sex et l'aventure génétique ne sont qu'une nouvelle expression de ce vieux rêve mythique de l'homme de se faire dieu. Une autre poésie qui en engendrera une autre à son tour. L'art des grottes de Lascaux et les orgies sodomiques grecques étaient déjà l'expression d'une volonté de défier la réalité et les lois de la nature. Ces actes créatifs fantasmatiques constituaient déjà une forme de

réalité virtuelle. Rien de nouveau sous le soleil avec le cyber-sex ! Il nourrit l'image mythique de l'homme en parfait contrôle de sa réalité.

De tout temps et encore aujourd'hui l'homme entretient un rapport mythique à son monde. C'est une erreur d'avoir chassé la mythologie de notre conscience et de l'identifier maintenant à nos

c'est qu'il y a trop de « légiférateurs du réel » qui ignorent le caractère mythique du lien entre eux et leur monde.

Le mythe, dont le caractère spirituel ne devrait pas être confondu avec une quelconque forme d'intérêt politique ou économique, nous éclaire sur le fait que nous sommes tous des êtres humains semblables pour qui la vérité n'est qu'un réseau

plus ou moins complexe de croyances. « Il faut découvrir les sources spirituelles des arts primitifs en nous-mêmes, il faut prendre conscience de ce qui reste encore de « mythique » dans une existence moderne, et qui reste tel, justement parce que ce comportement est, lui aussi consubstantiel à la condition humaine en tant qu'il exprime l'angoisse devant le temps »⁸.

A l'image du mythe qui a la double face de Janus de l'indémontrabilité et du calcul, les mathématiques et la musique expriment toutes deux les formes parfaites des mouvements célestes.

Et l'homme est à la fois, à tout instant, depuis et pour toujours poète et philosophe.



sociétés traditionnelles. C'est une grossière erreur que de parler des hommes des sociétés traditionnelles en se disant : « Eux ne vivaient pas réellement, ils manquaient d'intelligence et créaient des mythes pour combler cette lacune. Nous on vit dans la vérité parce qu'on ne croit plus en rien, le monde ne m'est plus mystérieux parce que je sais calculer son avenir ».

Ce qui devrait nous effrayer

¹ ELIADE, M., *Mythe, rêves et mystère*.

² *Ibid.*, p. 23.

³ *Ibid.*, p. 28.

⁴ OTTO, W.F., *Essais sur le mythe*, p. 28.

⁵ *Ibid.*, p. 64.

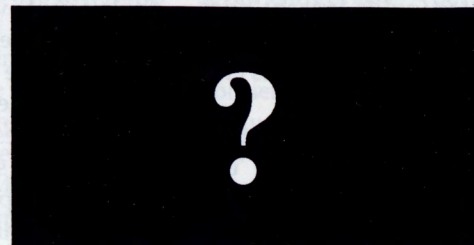
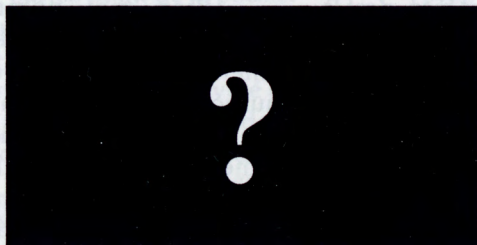
⁶ TAYLOR, C., *Grandeur et misère de la modernité*, p. 73.

⁷ *Ibid.*, p. 113.

⁸ ELIADE, M., *op. cit.*, p. 38-39.



Penser la souveraineté



Confédéraliste, donc souverainiste

Jean-Frédéric Lafaille

Je vais complaisamment, avant toutes choses, pour bien me faire voir de la direction du journal, la remercier d'encourager chez les étudiants la réflexion et la confrontation sur la question nationale, qui est l'affaire de tous, et *a fortiori* des esprits philosophiques emplis de sagesse et de lumières qui savent éclairer le monde d'une juste radiance ne souffrant que très rarement — malgré tout, on reste humain — la brunante d'une réfutation. En attendant donc avec impatience qu'un philosophe parle, je soumet ici les raisons qui m'incitent à prendre position.

Je suis fédéraliste. Par conséquent, je suis en faveur de la souveraineté du Québec. Je pense que le principe général du fédéralisme comme union politique d'entités différentes qui mettent en commun ce qu'elles désirent mettre en commun assure, pour autant que le pacte soit équitable, une entente avantageuse

pour chacune des parties fédérées. Fédérer, cela signifie grouper sous une autorité politique commune des États, nations ou peuples souverains qui consentent à y adhérer. Ce fondement du fédéralisme sur le libre consentement implique, en son principe, le droit d'adhérer ou non à une telle structure politique, et le droit corrélatif de s'en retirer. Il implique en outre que les parties fédérées soient reconnues selon les termes initiaux du contrat qu'elles ont passé entre elles, et que toute modification apportée à ce contrat remet dès lors en cause le consentement premier des membres concernés.

C'est ainsi que je comprends le fédéralisme, et je crois par là m'inscrire dans la lignée de ceux qui, à travers notre histoire, cherchèrent, et pour certains cherchent encore, à fonder en ce sens le Canada. Le fonder sur le respect de la différence de la nation québécoise, puisqu'elle existe encore. Pour en finir avec la légitimité de la souveraineté du Québec, il suffit de

dire à ceux qui prétendent défendre la « fédération » canadienne de respecter les principes du fédéralisme. Une fédération qui réponde de manière adéquate à la « différence québécoise » demande, comme principe antérieurement logique qui lui permet d'exister, la souveraineté de ses composantes. Si cela ne s'applique pas au Canada, qu'on redonne aux termes leur véritable sens, et que ceux qui défendent le Canada actuel cessent de s'affubler d'un fédéralisme qui ne leur sied pas. Il faut savoir distinguer entre fédération et État-nation décentralisé. Ces deux systèmes expriment un mouvement de légitimité politique contraire. D'une part, le fédéralisme tire son fondement des entités souveraines qui délèguent les pouvoirs politiques auprès d'un gouvernement fédéral créé par elles. D'autre part, un État-nation décentralisé, dont la légitimité repose sur les citoyens d'une nationalité unique, se dote d'une constitution qui délimite les compétences entre

différents paliers de gouvernements, et qui octroie les attributs de la souveraineté au gouvernement national auquel les gouvernements subordonnés doivent solliciter des pouvoirs additionnels (la saveur fédéraliste, en ce qui concerne le Canada, se trouvant principalement, par-delà la Charte, dans la formule d'amen-dement — qui sacralise par ailleurs l'égalité des provinces). Dans une perspective québécoise, les souverainistes (qu'ils fussent durs, mous, orthodoxes, modérés, ...) ont toujours été fédéralistes, jamais état-unionistes.

On me rétorquera avec justesse que je fais depuis le début une confusion entre confédération et une fédération. En effet, toute l'ambiguïté réside dans cette différence. « Fédération », union d'États en un seul, a longtemps possédé le sens de « confédération », union d'États qui conservent leur souveraineté. Le nœud, me semble-t-il, se tisse précisément de cette confusion. D'une part, il faut distinguer entre fédération et confédération, ce qui est souvent omis. Pour ma part, je crois que c'est dans le sens de confédération que les québécois en général (même Robert Bourassa) ont compris la fédération canadienne, ou, tout au moins, ont voulu que le Canada soit ainsi. Je crois également que ce serait la meilleure manière, à l'intérieur du Canada, de respecter l'identité québécoise. D'autre part, il faut trancher le nœud. Voulons-nous être souverain et déléguer les pouvoirs que nous voulons déléguer auprès d'un gouvernement fédéral dont la légitimité repose sur notre souveraineté et celle de nos confédérés. Ou voulons-nous faire partie de l'État-nation canadien dont l'évolution récente a confirmé le rejet de la vision confédérale au profit de la vision unificatrice des provinces subordonnées au gouvernement fédéral-national. Développons cet aspect de la question.

Pour peu que le Canada ait jamais été une confédération au sens

décrit plus haut, il se présente clairement aujourd'hui comme un État-nation décentralisé. Bien mal nommée cette confédération qui s'affirme et parle en tant que « one nation », ou « gouvernement national » (et non fédéral), ce qui traduit la tendance à niveler toute différence identitaire en son sein et à rejeter ceux qui voudraient y participer par consentement, et non *de facto*. Si c'est selon ce modèle que le Canada anglais veut évoluer, fort bien, c'est là son droit, et il est majoritaire. Mais à ce « nationalisme canadien » s'oppose un « nationalisme québécois » nié par le premier. S'il est évident que ces deux nationalismes sont légitimes, il semble bien qu'ils ne peuvent guère cohabiter dans l'État unitaire qu'est devenu le Canada qui s'est donné la constitution de 1982. Or, nous sommes minoritaires dans cet État, et, depuis 1867, notre poids démographique ne cesse de diminuer. Étant donné l'évolution historique de l'État-nation canadien, nous voilà une minorité dont on refuse la reconnaissance et dont l'influence sur la politique « fédérale » décroît. Drôle de confédération qui, au moins d'un point de vue québécois, n'en possède plus que le nom.

Assez mal fichue, quand on y regarde, cette confédération qui n'en finit pas de nier l'existence de sa plus forte minorité qui n'a pas même signé la constitution à laquelle elle se doit d'obéir. La « confédération » canadienne peut se vanter d'être la seule en Occident à avoir modifié radicalement sa constitution sans l'accord d'une de ses composantes, et à avoir ainsi non seulement consacré l'imposition de 1867 fallacieusement vendue comme un pacte entre deux nations, mais également achevé la vision à laquelle ont rêvé, à travers notre courte mémoire d'affirmation nationale québécoise, les « canadiens » que nous restons — c'est-à-dire une véritable et originale confédération plurinationale qui fait coexister des identités différentes. Ce Canada-là, qui serait nôtre, n'aura jamais existé, malgré que cela demeure le souhait de

la majorité des québécois. Ce Canada-là, désormais, pour ne pas le trahir, exige de nous le refus du Canada actuel qui l'interdit. La souveraineté ne veut pas la « mort » de tout Canada, mais plutôt la transformation du Canada qui a rejeté l'idée sur laquelle une vaste majorité des québécois s'entendent : la confédération. Donnez au Québec le *principe* du traité de Maastricht, et même le traité comme tel, et il le signera.

Bien mal nommée cette confédération qui salue avec vénération son principe sacré du multiculturalisme qui, à mettre les identités culturelles des individus sur le même plan, non seulement nie qu'elle en ait une, mais méprise l'un de ses peuples fondateurs qui quémande toujours et encore sa reconnaissance culturelle. On rétorquera que la notion de « peuples fondateurs » n'a plus cours, qu'elle évoque une idéologie anachronique qui refuse de voir la beauté de la mosaïque multi-culturelle, que les temps modernes, ou post-modernes, s'émancipent enfin de la pathologie nationaliste, et que l'heure n'est plus à une illusoire indépendance mais à la « mondialisation des marchés ». Pour ce qui est de la mondialisation des marchés, il faut rappeler que la globalisation de l'économie s'accompagne d'une régionalisation d'une bonne partie des décisions économiques. L'une n'a de sens qu'avec l'autre : il n'existe pas d'homme cosmopolite — la vaste majorité des personnes vivent et travaillent dans un pays, une culture, une langue, et il faut savoir reconnaître et gérer ces richesses et ces besoins particuliers — comme il n'existe plus d'économies hors de la globalisation — les grands traités internationaux et les associations inter-étatiques qui nous régissent. Il s'agit donc que l'une n'en vienne pas à effacer l'autre, de penser ensemble économie globale et identités culturelles. Une façon de le faire, c'est d'affirmer le principe politique premier de la souveraineté des nations, seul garant de l'épanouis-

La sagesse moderne

Gheorge Nistor artiste roumain vivant à Montréal

Monsieur Gribouille est un sage moderne. Il n'aime pas la philosophie ; c'est trop pour son cerveau ! « Quoi ! Dites-moi donc, penser à notre époque ! Etes-vous fou ou bien alors vous manquez de ca\$h ! Et je vous en prie ne me parlez point de la poésie. Ça ne paie pas non plus. Cessez d'être con ! Car le temps de nobles sentiments et de la pensée critique s'est évidé de ses fidèles admirateurs. On vit dans l'époque de l'abondance et de la prospérité. Le nouveau slogan : "Vive la médiocrité !" c'est une vérité incontournable même pour les aveugles. Il nous suffit de regarder les montagnes de déchets — quoi qu'elles sont artificielles, beh ! — tant pis pour la terre si elle ne veut pas tout avaler ! »

Grâce à son génie l'être humain

est devenu un outil génial et un moyen servile de la rentabilité. Une espèce de Don Juan qui, amoureux de sa vanité macabre, essaie de séduire son ombre pour mieux la tuer. Car la déontologie nous dit : « à l'être pauvre d'esprit, il faut tout lui pardonner ! »

Voyez-vous mes très chers amis Monsieur Gribouille et Don Juan sont les deux têtes de la même image, font partie de cette illustre élite qui avait propulsé la société humaine dans l'espace, sur les orbites aveugles de l'époque moderne. Mais, surprise ! L'humanité avait très mal atterri. La modernité s'avère un grand trou noir, très dur d'ailleurs. Où l'être humain doit marcher pieds nus sur les décombres atomiques, dilapidés au soleil. Où les dieux poétiques de jadis se sont métamorphosés en monstres

arrogants techno-électroniques. Où le malheur et les misères de la chair et l'esprit humain font le bonheur de vampires dollarophages.

Monsieur Gribouille et Don Juan sont vraiment des sages. Personne n'ose leur disputer leur statut privilégié parmi les pauvres mortels. Ils savent tout sur tout. Et pour moi ça c'est un vrai mystère !

Ils nous disent tout. Pas besoin de penser pour et par soi-même. Comment faire l'amour — sans aimer ! Comment respirer l'air impur sans l'inspirer ! Comment se vendre pour rien et gagner le paradis artificiel du ciel ! Comment vivre sans vivre ! Comment

celui-ci et pas celui-là ! Comment se fatiguer sans rien faire ! En d'autres mots un milliard de « COMMENT... ».

Par exemple lorsqu'il pleut Monsieur Gribouille nous conseille de ne pas acheter des parapluies — même si on se discrédite devant ce sort d'entreprises — parce que, nous dit-il, aucun parapluie n'a jamais réussi à arrêter la pluie : sauf pour les policiers et les scaphandres ! « Il vaut mieux acheter un parasol CACA ou PIPI-COLA et se jeter à l'eau pour ne pas être mouillé/e et pour ainsi adoucir la colère des esprits des eaux polluées ! » nous dit-il, point.

Quant à Don Juan, doué d'un esprit plus romantique, il nous conseille d'allumer des allumettes en plastique ayant des têtes dures, d'utiliser des pilules contre la routine — qui nous fait rouiller — ; pour mieux voir les étoiles qui brillent dans les yeux noirs et profonds de nos bien-aimés/ées ! Et faire brûler le bois dans le foyer. Pour mieux réchauffer la délicate nudité de nos corps humains congelés par l'indifférence.

Quant à moi qui ne suis qu'un pauvre mortel ignorant, je crois que l'être humain est un Sphinx, minuscule, qui s'inspire de ses multiples visages. Qui fait de ses larmes un poème du cœur pour interpeller l'infini. Qui fait de son regard souriant une philosophie pour interroger l'univers.

Je crois aussi qu'il y a d'abord des instants plus longs que l'éternité elle-même. Qu'il y a des cœurs humains plus chauds que le soleil. Qu'il y a des yeux d'esprits au regard plus pur et plus profond que l'infini azur. Qu'il y a la certitude de naître et de mourir. Et qu'il y a, hélas, cette erreur « con-génitale » de se croire génial/e et immortel/le sans avoir vraiment vécu la vie. Et qu'il nous faut la poésie et la philosophie du cœur et de l'intelligence pour en prendre et/ou garder conscience.

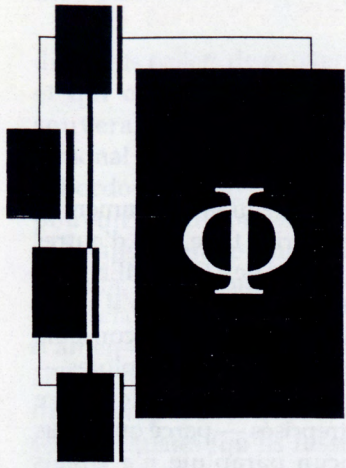
Lettre perdue

Stéphanie,

Poses ces questions pour moi lorsque tu iras à la Commission sur l'avenir du Québec :

1. Qu'est-ce que la souveraineté ?
 2. Qu'entendez-vous par là ?
 3. Vraiment ?
 4. Non, je n'ai pas terminé, je veux aussi savoir si le dollar changera de couleur ?
 5. Seront-ils tous bleus ?
 6. Le huard sera-t-il remplacé par la mouette ?
 7. Laval demeurera-t-elle à l'intérieur du Canada ?
 8. Pourtant, Laval est une réserve indienne, n'est-ce pas ?
 9. Dans un Québec indépendant, aurai-je le droit de manger du McDonald's ?
 10. Dans ce cas, je prendrai un numéro 3 ! Non, je n'ai pas terminé !!! Si je vote non, je dis non à quoi ?
 11. Pourquoi ?
 12. À qui ?
 13. Si je vote oui, Daniel Johnson sera-t-il extradé en Algérie ?
 14. Promis ?
 15. Juré ?
- Oui ! Oui ! Oui !

Marx



En marge du programme

Aucun programme ne saurait couvrir toute l'histoire de la philosophie ou toutes les disciplines philosophiques. Alors, forcément, il y a des choix à faire. À quels impératifs obéissent ces choix ? On peut en imaginer plusieurs : l'établissement d'une hiérarchie parmi les philosophes, l'emphase sur certains champs de recherche, les ressources du corps professoral, quelques considérations pédagogiques et combien d'autres encore, de sorte qu'il est inévitable que certains philosophes, voire certains mouvements, soient d'une certaine manière marginalisés. S'intéresser aux philosophes en marge du programme, c'est donc par le fait même prendre conscience des limites du programme lui-même, autrement dit ce qu'il assure comme bagage de connaissances. Ensuite, c'est s'accorder la liberté de découvrir d'autres œuvres et d'autres penseurs, c'est opter plus radicalement pour ses goûts et ses intérêts ; bref, c'est compléter et autonomiser sa formation. Ce peut être aussi exploiter cette distance pour accéder à une perspective critique quant à l'enseignement de la philosophie et, ultimement, s'interroger sur la marginalité en philosophie.

F. D.

La sagesse moderne

Gheorghe Nistor artiste roumain vivant à Montréal

Monsieur Gribouille est un sage moderne. Il n'aime pas la philosophie ; c'est trop pour son cerveau ! « Quoi ! Dites-moi donc, penser à notre époque ! Etes-vous fou ou bien alors vous manquez de ca\$h ! Et je vous en prie ne me parlez point de la poésie. Ça ne paie pas non plus. Cessez d'être con ! Car le temps de nobles sentiments et de la pensée critique s'est évidé de ses fidèles admirateurs. On vit dans l'époque de l'abondance et de la prospérité. Le nouveau slogan : "Vive la médiocrité !" c'est une vérité incontournable même pour les aveugles. Il nous suffit de regarder les montagnes de déchets — quoi qu'elles sont artificielles, beh ! — tant pis pour la terre si elle ne veut pas tout avaler ! »

Grâce à son génie l'être humain

est devenu un outil génial et un moyen servile de la rentabilité. Une espèce de Don Juan qui, amoureux de sa vanité macabre, essaie de séduire son ombre pour mieux la tuer. Car la déontologie nous dit : « à l'être pauvre d'esprit, il faut tout lui pardonner ! »

Voyez-vous mes très chers amis Monsieur Gribouille et Don Juan sont les deux têtes de la même image, font partie de cette illustre élite qui avait propulsé la société humaine dans l'espace, sur les orbites aveugles de l'époque moderne. Mais, surprise ! L'humanité avait très mal atterri. La modernité s'avère un grand trou noir, très dur d'ailleurs. Où l'être humain doit marcher pieds nus sur les décombres atomiques, dilapidés au soleil. Où les dieux poétiques de jadis se sont métamorphosés en monstres

arrogants techno-électroniques. Où le malheur et les misères de la chair et l'esprit humain font le bonheur de vampires dollarophages.

Monsieur Gribouille et Don Juan sont vraiment des sages. Personne n'ose leur disputer leur statut privilégié parmi les pauvres mortels. Ils savent tout sur tout. Et pour moi ça c'est un vrai mystère !

Ils nous disent tout. Pas besoin de penser pour et par soi-même. Comment faire l'amour — sans aimer ! Comment respirer l'air impur sans l'inspirer ! Comment se vendre pour rien et gagner le paradis artificiel du ciel ! Comment vivre sans vivre ! Comment

celui-ci et pas celui-là ! Comment se fatiguer sans rien faire ! En d'autres mots un milliard de « COMMENT... ».

Par exemple lorsqu'il pleut Monsieur Gribouille nous conseille de ne pas acheter des parapluies — même si on se discrédite devant ce sort d'entreprises — parce que, nous dit-il, aucun parapluie n'a jamais réussi à arrêter la pluie : sauf pour les policiers et les scaphandres ! « Il vaut mieux acheter un parasol CACA ou PIPI-COLA et se jeter à l'eau pour ne pas être mouillé/e et pour ainsi adoucir la colère des esprits des eaux polluées ! » nous dit-il, point.

Quant à Don Juan, doué d'un esprit plus romantique, il nous conseille d'allumer des allumettes en plastique ayant des têtes dures, d'utiliser des pilules contre la routine — qui nous fait rouiller — ; pour mieux voir les étoiles qui brillent dans les yeux noirs et profonds de nos bien-aimés/ées ! Et faire brûler le bois dans le foyer. Pour mieux réchauffer la délicate nudité de nos corps humains congelés par l'indifférence.

Quant à moi qui ne suis qu'un pauvre mortel ignorant, je crois que l'être humain est un Sphinx, minuscule, qui s'inspire de ses multiples visages. Qui fait de ses larmes un poème du cœur pour interpeller l'infini. Qui fait de son regard souriant une philosophie pour interroger l'univers.

Je crois aussi qu'il y a d'abord des instants plus longs que l'éternité elle-même. Qu'il y a des cœurs humains plus chauds que le soleil. Qu'il y a des yeux d'esprits au regard plus pur et plus profond que l'infini azur. Qu'il y a la certitude de naître et de mourir. Et qu'il y a, hélas, cette erreur « con-génitale » de se croire génial/e et immortel/le sans avoir vraiment vécu la vie. Et qu'il nous faut la poésie et la philosophie du cœur et de l'intelligence pour en prendre et/ou garder conscience.

Lettre perdue

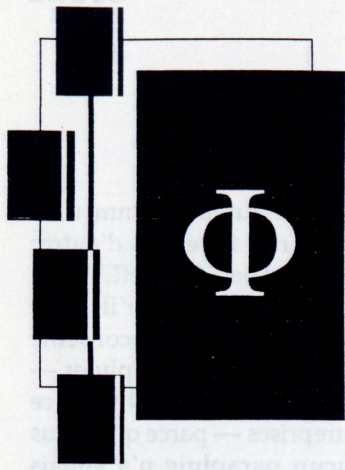
Stéphanie,

Poses ces questions pour moi lorsque tu iras à la Commission sur l'avenir du Québec :

1. Qu'est-ce que la souveraineté ?
2. Qu'entendez-vous par là ?
3. Vraiment ?
4. Non, je n'ai pas terminé, je veux aussi savoir si le dollar changera de couleur ?
5. Seront-ils tous bleus ?
6. Le huard sera-t-il remplacé par la mouette ?
7. Laval demeurera-t-elle à l'intérieur du Canada ?
8. Pourtant, Laval est une réserve indienne, n'est-ce pas ?
9. Dans un Québec indépendant, aurai-je le droit de manger du McDonald's ?
10. Dans ce cas, je prendrai un numéro 3 ! Non, je n'ai pas terminé !!! Si je vote non, je dis non à quoi ?
11. Pourquoi ?
12. À qui ?
13. Si je vote oui, Daniel Johnson sera-t-il extradé en Algérie ?
14. Promis ?
15. Juré ?

Oui ! Oui ! Oui !

Marx



En marge du programme

Aucun programme ne saurait couvrir toute l'histoire de la philosophie ou toutes les disciplines philosophiques. Alors, forcément, il y a des choix à faire. À quels impératifs obéissent ces choix ? On peut en imaginer plusieurs : l'établissement d'une hiérarchie parmi les philosophes, l'emphase sur certains champs de recherche, les ressources du corps professoral, quelques considérations pédagogiques et combien d'autres encore, de sorte qu'il est inévitable que certains philosophes, voire certains mouvements, soient d'une certaine manière marginalisés. S'intéresser aux philosophes en marge du programme, c'est donc par le fait même prendre conscience des limites du programme lui-même, autrement dit ce qu'il assure comme bagage de connaissances. Ensuite, c'est s'accorder la liberté de découvrir d'autres œuvres et d'autres penseurs, c'est opter plus radicalement pour ses goûts et ses intérêts ; bref, c'est compléter et autonomiser sa formation. Ce peut être aussi exploiter cette distance pour accéder à une perspective critique quant à l'enseignement de la philosophie et, ultimement, s'interroger sur la marginalité en philosophie.

F. D.

Lectures hors programme

Richard Bodéüs

Il m'est revenu que certains étudiants se mettaient à lire sérieusement des philosophes « hors programme » et qu'ils trouvaient cela intéressant. Comme je les comprends ! Figurez-vous que, moi-même, il m'arrive souvent de lire les œuvres de certains philosophes qui ne sont à aucun des programmes du Département. Et toujours avec intérêt. Ainsi, je lis volontiers les textes et les livres de mes collègues, qui ne sont pas encore officiellement des philosophes au programme. Je lis aussi des masses d'études signées par d'obscurs penseurs qui n'ont probablement aucune chance de figurer jamais au moindre programme de philosophie. Je lis même quantité de textes qui n'ont de philosophiques que le nom et plus encore de textes rigoureusement étrangers à la philosophie. Vous l'avouerais-je ? Je trouve cela très intéressant. Un de mes professeurs, jadis, nous avait dit, à mes condisciples et à moi : « Lisez, mes amis ! Lisez n'importe quoi, mais lisez ! ». Le conseil était un peu pervers, bien entendu. Car à lire n'importe quoi, on devient vraiment n'importe qui. Et puis, la vie est courte, comme dit Sénèque, qui a stupidement raccourci la sienne en se suicidant ; trop courte pour mourir sans avoir lu l'essentiel ! Mais enfin, le conseil avait du bon. Je l'ai suivi et je continue à le suivre. Comment d'ailleurs juger de l'essentiel, si l'on ne lit pas l'accessoire. Augustin a écrit : « Je crains l'homme d'un seul livre ». Il voulait dire qu'un seul livre suffit à vous rendre redoutable auprès des ignorants, mais aussi qu'il faut craindre, avec un si petit bagage, d'être méprisé des savants. Et Saint Augustin lisait également avec passion tous les hérétiques. Je lis, moi aussi, avec plaisir les hérésies philosophiques, non pour les combattre (elles ne méritent pas cet honneur), mais pour éviter de les reproduire. L'intérêt des textes et des auteurs « hors programme », c'est, au fond, qu'on y trouve

vraiment de tout et en quantité vraiment illimitée, comme sur la table des anciens rois de Perse. Le texte le plus fou a encore sa parcelle de raison, l'erreur la plus manifeste, un secret de vérité cachée, comme le mets persan le plus anodin avait son parfum d'épice. Et puis, il y a les perles rares, qui ont échappé au regard et qu'il faut parfois aller chercher sous leur coquille. Quelle révélation alors ! Des trouvailles moins brillantes aussi, mais dignes de prix, qu'un effet de mode a reléguées dans l'oubli et qui n'attendent que vous pour reparaitre. Et si la fortune ne vous sourit pas, si ne vous tombe sous la main que des livres médiocres, consolez-vous : il y a toujours un bouquin plus médiocre encore que vous n'aurez pas lu. Il fut un temps où la devanture des librairies me déprimait ; où la masse colossale et inhumaine des livres sur le marché de la philosophie me plongeait dans un véritable abattement. Aujourd'hui, mon incapacité à lire tant de choses me rassure : car il me sera épargné ainsi d'avoir beaucoup de déceptions. C'est très soulageant. Mais l'intérêt des auteurs « hors programme », c'est d'abord d'être « hors programme ». Ces auteurs-là, c'est l'évasion, loin des contraintes, c'est le pays qu'on découvre sans guide, tout seul, comme un explorateur de terres vierges ! Je me souviens d'un condisciple qui, découvrant l'ivresse d'une rencontre en ce pays-là, me dit sous le choc : « Voilà un auteur qu'il faudrait mettre au programme ! ». Le pauvre ! Son ivresse le rendait pardonnable, mais ce qu'il souhaitait, c'est qu'on le prive, et d'autres avec lui, du plaisir qu'il éprouvait. J'en ai connu un autre, plus sobre, qui se faisait un programme des auteurs « hors programme ». Ça faisait très sérieux, comme le thésard qui balise ses recherches. Mais ne confondons pas les genres. Ménageons-nous un coin de plaisir philosophique, où ne nous suivront pas les misères du travail !

L'« humanisme » oublié de Karl Jaspers

Peter Christian Winther

À la recherche constante d'un équilibre entre l'homme existant et son histoire, Karl Jaspers, contrairement à Heidegger, critique la société moderne en prônant un nouvel humanisme, mais où se trouve donc le mal ?

L'engouement des philosophes contemporains pour Kant, Hegel, Heidegger et Derrida est tel qu'il fait malheureusement ombrager sur certains autres penseurs ; Karl Jaspers nous apparaît être un de ceux-là. Il est, semble-t-il, un exemple typique de philosophe laissé pour compte, oublié ou négligemment expulsé en dehors du « trafic » départemental, lequel est souvent plus important que le contenu magistral des cours. Mais comment un département qui, par le passé, a toujours eu le mandat de viser la perfection de son enseignement et la poursuite d'une tradition d'excellence, en arrive-t-il à « oublier » certains philosophes au profit de quelques autres, plus lus ou mieux en vue ? Si Jaspers est un nom qui ne circule guère souvent parmi nous, il y a lieu de se demander pourquoi. Alors Jaspers est-il si dépassé, si proche de Jacques Maritain et du néothomisme pour qu'on l'ignore de cette façon ?

Pourtant Karl Jaspers est le pionnier d'une philosophie de la psychiatrie. C'est en effet par sa théorie distinctive de la psychologie explicative, qui axera sur la recherche de la cause psychique d'un phénomène, et de la psychologie « compréhensive », laquelle devra comprendre les motifs subjectifs de la conscience personnelle, introduite dans sa *Allgemeine*

psychopathologie (1913), qu'il s'est fait remarquer. Jaspers, rappelons-le, avait d'abord étudié le droit et ensuite bifurqué en médecine, avant de faire le saut en philosophie, sous prétexte « qu'il ne trouvait pas en lui-même ni la dimension, ni la dignité, ni la grandeur d'un philosophe [...] »(1). Suivant les mots d'Hippocrate : « Le médecin qui devient philosophe est un dieu », Jaspers serait donc un philosophe d'un genre nouveau : un médecin de la condition humaine, un « humaniste ».

Or, c'est ce médecin allemand, devenu philosophe en 1921, qui introduit la célèbre « scission » sujet-objet imposée par toute pensée discursive lors de la réflexion philosophique. Cette idée, qui n'apparaît pas avec Jaspers mais qui est brillamment thématiquée chez lui, demeure un apport intéressant pour toute initiation à la philosophie. Jaspers, qui a souffert d'insuffisance pulmonaire et cardiaque toute sa vie durant, fut le penseur de la condition humaine, mais aussi des limites de celle-ci : selon son expression, il en a retenu les « situations limites ». Cette idée recouvre l'ensemble des expériences métaphysiques à la limite de tout vécu humain, par exemple : la maladie, la souffrance, la mort, etc. C'est donc dire à quel point Jaspers, disciple fidèle d'un Kierkegaard qu'il a beaucoup lu, se questionna

sur le sens « irréductible » de toute destinée humaine. C'est sans l'ombre d'un doute ce qui lui a valu d'être qualifié d'« existentialiste » (religieux et non athée) aux côtés de Jean-Paul Sartre et de Gabriel Marcel, tout en étant à la fois le « vieil ami » et rival de Heidegger.

Que Karl Jaspers fasse figure encore aujourd'hui d'« humaniste » au sens fort du terme, cela n'a rien d'étonnant. C'est en grande partie à cause de ses croisades répétées contre la menace d'une guerre atomique mondiale et de sa crainte de la montée du totalitarisme en Europe. Jaspers avait le sentiment que l'homme devait, par une réflexion approfondie de son histoire, méditer sérieusement non seulement le présent, mais davantage le sens de son avenir. Quel philosophe allemand de cette époque, d'ailleurs, n'a pas été marqué par les horreurs et les atrocités de la guerre ? Jaspers (qui avait marié une juive), avec Hesse et quelques autres en Allemagne, Camus et Char en France, s'est prononcé très tôt contre le régime hitlérien, et ironie du sort, ce dernier le bannira de ses fonctions à l'Université de Heidelberg en 1937.

Il écrivit également de nombreux textes sur la réforme universitaire en Europe ; on retiendra entre autres ceci : « *L'Université dépend de l'état d'esprit de tous ses membres, les*

étudiants comme les professeurs. La condition de l'Université, c'est que tout ce qui est exceptionnel, soit comme personnalité, soit comme réalisation, soit découvert, encouragé, reconnu non en paroles mais en fait, et parvienne à se frayer un chemin » (2). Pour Jaspers, après la science qui ne peut comprendre l'homme, vient l'impératif de la liberté, « il s'agit là du respect de la condition humaine » (3), tels sont ses mots pour décrire ce qu'il manque à l'Universität allemande après la deuxième guerre mondiale.

Rappelons pour notre propos que si Heidegger prétendait penser, dans une lettre adressée à Jean Beaufret en 1946, *über den Humanismus*, jamais Jaspers, lui, n'a été au-delà de lui-même, jamais il n'a quitté sa mesure et sa condition d'homme pour pérorer sur l'*ek-sistenz* d'un *Dasein* ou sur le destin inflexible de la *Metaphysik*, car le transcendant représentait justement pour lui cette zone limite où l'on ne pouvait plus philosopher. Parce que pour Jaspers, il n'est assurément pas question de dépasser un « humanisme » qui, à toutes les époques, a toujours ses preuves à faire. L'influence des Kant, Goethe, Kierkegaard et Nietzsche est frappante. Elles font de lui un homme dévoué à l'enseignement et à la communication de la vérité, un philosophe engagé dans l'existence humaine, non pas dans un projet de *Dasein* hautement spéculatif. Et si Jaspers a fait montre d'une sagesse, elle réside plus en sa vision de la philosophie comme accomplissement d'un exercice qui tend vers la vérité que dans une entreprise ontologique fondamentale ; l'ontologie jaspérienne, si elle existe, est plus existentielle et humaine qu'*existenziale*. Jaspers n'aurait jamais été, au demeurant, le genre

d'homme à combattre les autres philosophes, tel un coq, pour des mots, voire des lettres... L'homme, fort humblement, signifiait autrement plus pour lui qu'une quelconque « histoire de l'oubli de l'Être » ou d'une supposée « fin de la tâche de la pensée ». Dire que l'on a pas encore démythifié Heidegger!

Quant à l'homme de formation scientifique que fut Karl Jaspers, remarquons qu'il n'aurait jamais pu concevoir une philosophie sourde à la méthode scientifique ; si la science est vraie, elle l'est uniquement en regard de ses concepts. Car pour lui, mystique, une autre vérité existe, plus haute et plus spirituelle encore, une vérité ouverte, infinie, et non limitée par la sphère des concepts. L'existence, selon Jaspers, est à comprendre par les signes qu'elle manifeste. Et si l'interprétation semble une tâche infinie (Nietzsche), elle exprime en revanche le côté tragique de l'expérience humaine qui ne demande qu'à être modestement interprété. C'est dire combien il importe de mener une « herméneutique » de la condition humaine, bien plus qu'une Analytique du *Dasein*. De sorte que la philosophie aura une tâche bien simple, quoi qu'elle n'aie pas d'objet défini, savoir celle de mettre en rapport l'homme et le transcendant afin de déchiffrer la structure englobante qui nous constitue. Ainsi vue, la pensée de Jaspers reste toujours comprise dans une philosophie de la volonté, pour laquelle il est nécessaire de poser la question suivante : de quelle façon le transcendant appartient-il à l'existence ?

Un tel humanisme donc — cette pensée concentrant ses efforts sur l'homme —, aura été la préoccupation première d'un médecin-philosophe, d'un

homme capable de voir la différence entre ce qui essentiel dans une vie humaine et ce qui en est superflu : voilà ce qui fait de Jaspers non seulement le dernier « humaniste » que l'Allemagne ait connu, mais aussi l'humaniste en marge, c'est-à-dire l'humaniste *oublié* loin derrière Heidegger et ses disciples. En admettant l'existence d'une vérité, comment justifier l'économie de cours sur un tel humanisme dans notre département, si fidèle à la tradition soit-il ?

Pour quiconque la question intéresse, on pourra s'initier à cette oeuvre fort diversifiée par le biais d'un texte de Jaspers lui-même intitulé *Introduction à la philosophie*, publié en 1951 aux éditions 10/18, ou encore par sa petite *Initiation à la méthode philosophique*, Payot, 1968.

On lui doit notamment : *Essais philosophiques*, Payot, 1970 ; *Nietzsche, Introduction à sa philosophie*, Gallimard, 1950 ; *Les grands philosophes*, Plon, Agora, 4 vol., 1972 ; *La culpabilité allemande*, Minuit, 1948 ; *Bilan et perspectives*, DDB, 1956 ; *La bombe atomique et l'avenir de l'humanité*, B-C, 1962 ; *La foi philosophique*, Plon, 1953 ; *Stringberg et Van gogh*, Minuit, 1953.

(1) Hersch, J., *L'étonnement philosophique*, Paris, Gallimard, Folio, p. 424.

(2) Jaspers, K., *Les deux aspects de la réforme universitaire*, publié en allemand dans *Die Deutsche Universitätszeitung*, 3/ 1960.

(3) Jaspers, K., *Le renouveau à l'université*, Discours pour la réouverture de l'Université de Heidelberg, 1945. Publié dans *Rechenschaft und Ausblick*, Munich, 1958.

Derrida

ou une invitation à l'expérience de l'indécidable

Alain Beaulieu

Derrida se méfie d'une voix simplificatrice d'une présence innommable et nous convie à l'expérience de la danse sans fin de l'écriture. L'écriture pénètre et tue la voix : rapport incestueux. L'écriture est parricide. Au menu du banquet derridien : l'impossible légifération sur le réel par le logos humain. Parce que la voix affirme univoquement le sens elle est phallogocentrique. Elle oublie notre expérience du monde comme écriture, comme structure de signes et de renvois à l'infini. Le sens est mis en abîme et laisse place au style, au ton. Mouvement infini et surtout indéfini. Le tournoiement d'une feuille qui tombe à l'automne et qui n'atteint jamais le sol. C'est la présence vécue en état d'ivresse et de démesure.

Origines biffées. Sens à jamais différés. Après tout la liberté se laisse-t-elle saisir par le discours ? S'agit-il de mémoriser un impératif catégorique pour agir sagement ? Ne serait-ce pas là un artifice destiné à nourrir sèchement l'esprit, à nous illusionner ? Une construction conceptuelle aveuglante par sa beauté, frein à une expérience totale, corps et âme, du monde ?

Et si la pensée n'était qu'un jeu. L'absence de fondements enfin ferait rire plutôt que pleurer. Et Derrida choisit de s'esclaffer. Certes les dieux nous ont quittés. Mais l'homme à besoin d'absolu. S'il n'existe plus hors de lui il l'invente : c'est la différAnce. Ces différences qui diffèrent à l'infini. Déconstruction des différences qui



se croient absolues.

Quand le langage n'approche le monde que par la fiction, la métaphore et l'absence remplacent l'ancien Dieu-Verbe tout puissant essentiellement vrai sans imitation. Alors la connaissance ne se représente plus par un cercle ayant un centre unique. Bien plutôt l'ellipse à double centre devient phare.

Sauter la clôture et l'amener avec soi. Le soi ou ce qu'il en reste puisque la conscience devient l'autre à la fois d'elle-même et de son opposé. Étourdissement. L'indécidable par delà à la fois de l'affirmation et de son renversement. Quitter sa maison douillette et vagabonder en nomade à l'intérieur même de la marge. Et tout se transforme en marge dans un mouvement de contamination. C'est l'aventure. Paradis sur terre. Là où vivre et penser enfin ne s'opposent plus. Se décharger et jouir. S'abandonner. Ne plus être maître

de soi, de la situation. Etre dépossédé de sa fausse puissance pour se voir possédé d'un autre-même-que-soi. Les dichotomies elles aussi rassurantes comme une maison s'estompent et meurent. Se montrent comme indécidables.

Le plaisir de « philosopher » sans concepts comme similaire à celui retiré de l'acte de l'amour sans protection et en toute confiance. La pureté prend un nouveau sens. C'est le contact direct de chair à chair, l'abandon de soi au monde sans intermédiaire.

Le monde. Ce texte tissé de signes en relation les uns aux autres. Parce qu'ils se renvoient tous l'un à l'autre sont intriqués. Mouvement de contamination. Encore. Tous sans exception. Comme les astres s'attirent et se repoussent invisiblement les signes scripturaux agissent de même. Mais de quelle écriture s'agit-il ? De l'archiécriture. Référence et modèle ultime mais auquel on n'a pas accès. L'archiécriture, composite d'un architexte premier qui n'existe pas et que l'on tente sans relâche de dire. Voilà notre condition. Condition et aussi tradition. Tradition en mouvement qui à la fois se contredit et nous influence perpétuellement. Devoir prendre le paradoxe, être forcé de le transformer en nouveau paradoxe et se dérider. Voilà une nouvelle conception de la pensée.

La dialectique disséminante se montre maintenant quadruple ou davantage. Le tout du monde devient et on ne peut que le sentir

sans le dire car le vouloir-dire de la pleine parole s'oublie comme style. Le phonocentrisme laisse place à l'absence de clef de voûte et au sentir du laisser-être.

Il faut admettre parfois qu'il n'y a rien à comprendre. Et c'est déjà là un geste philosophique. Se guérir d'une hypertrophie de la raison et remplir d'air des poumons, qui, comme tout signe vivent un rapport dynamique avec d'autres signes. Inspirer du corps et de l'âme l'air hors de nous, l'amener en nous. Confondre le soi et l'autre. S'ouvrir à ce qui n'est pas nous, à ce qu'on ne

comprend pas, à ce qu'on ne comprendra jamais.

L'autre ni tout à fait absolument autre, ni tout à fait absolument même. Ne serait-ce que parce que Derrida est présent dans ce texte sans l'avoir réellement écrit. Indice d'un jeu des opposés certes plus complexe que ce dont on peut en dire, écrire ou décider. La voix présente à soi simplifie le réel et par là empêche celui-ci de nous imbiber de ses paradoxes. Rapport voix-monde : incomplet. Le monde : ce tissu scriptural polysémique.

Comme certaines expériences

de la vie lire Derrida c'est apprendre à relativiser nos références dans le monde. À quitter le sein de sa mère sans pleurer pour s'étonner et s'émerveiller des faux pas qui parsèment l'ailleurs en et hors de nous.

Bibliographie sommaire

L'écriture et la différence, Seuil, 1967.
La voix et le phénomène, PUF, 1967.
La dissémination, Seuil, 1972.
Marges de la philosophie, Éd. de Minuit, 1972.

Portrait d'un « Jovial »

Janin Huard

Je n'ai qu'un seul guide : mon être ; qu'un seul ennemi : la loi ; qu'un seul but : la fête.

ANDRÉ MOREAU

Il y a quelques années de cela, inspiré par un bel après-midi ensoleillé, un petit québécois décida de fonder un mouvement philosophique. Âgé alors de 22 ans, il conçut un grand traité sur l'absolu. Rien de plus simple !? Depuis ce jour, cet homme nous livre sa pensée et dévoile son savoir et ses convictions à qui veut l'entendre.

Présent un peu partout à Montréal, c'est sûrement par le biais des médias que le nom et le personnage d'André Moreau vous est, je l'espère, familier. Pourtant, si nous voulons savoir quelle est sa philosophie — car là est notre propos — il nous faut d'abord nous dégager de son image médiatique. Son style rieur et enjoué, hardi et exubérant, peut malheureusement donner davantage l'image d'un amuseur public que d'un véritable philosophe. En effet, comment prendre au sérieux un homme qui s'amuse à surprendre et à faire rire,

à provoquer et à séduire ?

Néanmoins, cet amuseur public, docteur en philosophie, a déjà publié une œuvre considérable et continue de développer sa pensée à un rythme phénoménal. Il fait école et enseigne une philosophie de l'être global, notre être.

Le « Jovialisme » ne peut évidemment se résumer en quelques lignes. Tout comme aucun d'entre nous n'aurait la prétention de dire qu'il est possible de condenser dans un petit article de journal la grandeur et la richesse de la pensée de Hegel ou de Heidegger, il en est de même pour celle de Moreau.

Sa philosophie proprement dite ne veut pas se laisser isoler dans un genre qui s'exclut des autres, ni se voir définir en fonction des autres systèmes. Elle parle de l'être total et en ce sens elle vit à travers ses écrits, sa parole et sa pensée. Cela signifie que le philosophe n'hésite pas à parler de sexualité, du jeu, de la fête, de la folie, du rire, des femmes, de la

drogue, enfin bref, de tous ces sujets qui semblent être considérés comme indignes des philosophes.

On lui a refusé d'enseigner sa philosophie dans les milieux académiques universitaires. Pourquoi ?! Peut-être parce qu'on ne saurait tolérer dans un contexte traditionnaliste qu'un auteur enseigne sa pensée propre. Surtout quand celle-ci remet en cause la plupart de nos habitudes normatives et puritaines et blague sur le sens de la vie !

« Mon verbe inhabituel, chaud, coloré, provocant bouscule le rythme du discours classique, d'autant plus que je prétend développer mon propre système, le Jovialisme. Ça, c'est intolérable ! allez donc ! Si ce que vous faites n'est pas du structuralisme, de la phénoménologie, du néo-kantisme, de l'analyse logique ou de la métaphysique post-soixante-huitarde (allusion subtile à mai 68 en France), alors c'est une sorte de

En marge du programme

galimatias inacceptable même si c'est une tentative authentique de pensée personnelle. Que voulez-vous, je n'appartient pas à un courant absolu qui me dicte ma pensée. Certes, je reconnais avoir subi des influences, avoir été marqué par des livres, m'être senti en opposition à certaines pensées comme celle d'Aristote, mais cela ne fait pas de moi un scolastique comme le sont presque tous les marxistes contemporains. Même si des hommes comme Épicure, Plotin, Pic, Berkeley, Vico, Hegel m'ont impressionné, il est normal que je les dépasse ou que je les complète, que je les critique ou que j'en fasse mes lointains précurseurs. Pourquoi devrais-je me faire tout petit devant eux ? J'enseigne aux gens à être fier d'eux, à penser par eux-mêmes, à créer leur propre système de valeurs. Je ne vais tout de même pas me subordonner aux impératifs de la tradition. Je remercie mes ancêtres, mais ça s'arrête là. Je n'aime pas me sentir esclave du sombre devoir de la reconnaissance. »

Alors que l'ère moderne est frappée par un rationalisme écrasant et un nihilisme amer, Moreau vient renverser la vapeur et nous dévoile que nous sommes grands, forts, créateurs et libres ; la seule condition : en être conscient.

Le Jovialisme nous enseigne la fête, c'est-à-dire comment acquérir un état d'esprit qui consiste à tout laisser tomber pour ne retenir que l'essentiel. La fête, c'est se laisser être sans retenue, sans préjugés, sans « qu'en dira-t-on » ; c'est une prise de conscience de notre majestuosité, de notre grandeur d'esprit. Le monde nous appartient, à nous d'en faire bon usage !

Le but du Jovialisme est de « former des hommes et des femmes prêts à tout, non pour servir une cause, mais pour exprimer leur être ». Nous sommes maîtres de notre

existence, de nos bonheurs, de nos malheurs. « Il n'arrive à un homme que ce qui lui ressemble »... à quoi ressemblez-vous ? Arrêtez de vous sentir misérables, petits et déterminés par le réel. Amusez-vous plutôt à le déjouer, à vous considérer puissants, vivants, innovateurs et autonomes.

Il ne faudrait pas croire cependant que Moreau est un simple motivateur ou un marchand d'idées qui aime narguer et faire rire. Même si cela constitue déjà une bonne raison pour le lire, sa pensée dépasse cette première facade, où la plupart des gens s'arrêtent, ne voyant pas la grandeur et la fécondité de réflexion que ses propos engendrent. Véritable critique social, tous les sujets y passent : la religion et la métaphysique, l'amour et la sexualité, le politique et l'État, la science et le mysticisme, la vie et la mort.

« La philosophie n'est pas la connaissance rationnelle des causes, mais une vision intégrale de l'homme et de l'univers orientée à l'organisation de la vie individuelle et sociale au nom de la pensée. »

André Moreau prétend que le Jovialisme est le produit de 3000 ans de réflexion. Il nous fait voir avec un verbe simple mais fracassant et sans retenue ce qu'il a compris des grands penseurs de l'humanité, ce qu'il juge et ressent comme essentiel et admirable ou pauvre et misérable, sans avoir peur de prendre position et de s'exposer à de nombreuses critiques.

Peu importe s'il a raison ou tort, s'il faut le croire ou non ; l'essentiel est de considérer le fait qu'une nouvelle voie philosophique s'érige avec vigueur et qu'on ne peut, à mon sens, rejeter du revers de la main une pensée qui critique avec virulence notre conception du monde et qui en propose une nouvelle. De toute façon, que vous

croyez en lui, le jovial n'en a rien à foutre (si vous me passez l'expression !), il nous incite à croire en nous !

Le Jovialisme se veut une intégration de l'épistémologie logique et de la métaphysique, de la science et du mysticisme, en un seul champ de prospection et d'invention. En ce sens, je n'en ai encore rien dit. Je ne pouvais ici que faire un portrait (qui demeure encore bien mince) d'un Jovial ; celui d'un homme qui a décidé d'élever son « Je Suis » à la grandeur d'un dieu et à l'attitude enivrante de la fête.

« Je suis à la fois profond et superficiel, génial et brouillon, provoquant et condescendant. Je me ris des difficultés, j'imagine l'impossible, j'invente, j'exagère, je fais la roue, mais je ne reste jamais pris. Je dissimule mon intuition derrière des hyperboles pédagogiques et je fais le fou pour ne pas avoir l'air trop sage. Tout cela frappe l'imagination, irrite les sots, méduse les faibles et, de façon générale, amène mes interlocuteurs à me respecter dans la mesure où ils perçoivent en moi un goût de l'infini qui ne dément pas. (...) Le Dieu que chacun cherche partout, c'est notre véritable Moi, notre personnalité profonde hypostasiée à l'infini, notre essence réelle. »

En somme, l'intention première de cette petite intrusion dans l'univers jovialiste n'est pas de faire l'apologie d'André Moreau, mais bien de vous faire prendre conscience qu'il s'agit, non seulement d'un philosophe qui nous est contemporain, mais qui vit à Montréal, s'exprime ici et là dans la ville et qu'il nous est possible d'aller voir un peu plus significativement ce que cet homme a à dire.

Vous crierez au génie ou à la folie, mais, du moins, vous n'en ressortirez pas indifférent.

Mais la marginalité se tait, elle se terre. À chacun de l'exhumer.

sans le dire car le vouloir-dire de la pleine parole s'oublie comme style. Le phonocentrisme laisse place à l'absence de clef de voûte et au sentir du laisser-être.

Il faut admettre parfois qu'il n'y a rien à comprendre. Et c'est déjà là un geste philosophique. Se guérir d'une hypertrophie de la raison et remplir d'air des poumons, qui, comme tout signe vivent un rapport dynamique avec d'autres signes. Inspirer du corps et de l'âme l'air hors de nous, l'amener en nous. Confondre le soi et l'autre. S'ouvrir à ce qui n'est pas nous, à ce qu'on ne

comprend pas, à ce qu'on ne comprendra jamais.

L'autre ni tout à fait absolument autre, ni tout à fait absolument même. Ne serait-ce que parce que Derrida est présent dans ce texte sans l'avoir réellement écrit. Indice d'un jeu des opposés certes plus complexe que ce dont on peut en dire, écrire ou décider. La voix présente à soi simplifie le réel et par là empêche celui-ci de nous imbiber de ses paradoxes. Rapport voix-monde : incomplet. Le monde : ce tissu scriptural polysémique.

Comme certaines expériences

de la vie lire Derrida c'est apprendre à relativiser nos références dans le monde. À quitter le sein de sa mère sans pleurer pour s'étonner et s'émerveiller des faux pas qui parsèment l'ailleurs en et hors de nous.

Bibliographie sommaire

L'écriture et la différence, Seuil, 1967.
La voix et le phénomène, PUF, 1967.
La dissémination, Seuil, 1972.
Marges de la philosophie, Éd. de Minuit, 1972.

Portrait d'un « Jovial »

Janin Huard

Je n'ai qu'un seul guide : mon être ; qu'un seul ennemi : la loi ; qu'un seul but : la fête.

ANDRÉ MOREAU

Il y a quelques années de cela, inspiré par un bel après-midi ensoleillé, un petit québécois décida de fonder un mouvement philosophique. Âgé alors de 22 ans, il conçut un grand traité sur l'absolu. Rien de plus simple !? Depuis ce jour, cet homme nous livre sa pensée et dévoile son savoir et ses convictions à qui veut l'entendre.

Présent un peu partout à Montréal, c'est sûrement par le biais des médias que le nom et le personnage d'André Moreau vous est, je l'espère, familier. Pourtant, si nous voulons savoir quelle est sa philosophie — car là est notre propos — il nous faut d'abord nous dégager de son image médiatique. Son style rieur et enjoué, hardi et exubérant, peut malheureusement donner davantage l'image d'un amuseur public que d'un véritable philosophe. En effet, comment prendre au sérieux un homme qui s'amuse à surprendre et à faire rire,

à provoquer et à séduire ?

Néanmoins, cet amuseur public, docteur en philosophie, a déjà publié une œuvre considérable et continue de développer sa pensée à un rythme phénoménal. Il fait école et enseigne une philosophie de l'être global, notre être.

Le « Jovialisme » ne peut évidemment se résumer en quelques lignes. Tout comme aucun d'entre nous n'aurait la prétention de dire qu'il est possible de condenser dans un petit article de journal la grandeur et la richesse de la pensée de Hegel ou de Heidegger, il en est de même pour celle de Moreau.

Sa philosophie proprement dite ne veut pas se laisser isoler dans un genre qui s'exclut des autres, ni se voir définir en fonction des autres systèmes. Elle parle de l'être total et en ce sens elle vit à travers ses écrits, sa parole et sa pensée. Cela signifie que le philosophe n'hésite pas à parler de sexualité, du jeu, de la fête, de la folie, du rire, des femmes, de la

drogue, enfin bref, de tous ces sujets qui semblent être considérés comme indignes des philosophes.

On lui a refusé d'enseigner sa philosophie dans les milieux académiques universitaires. Pourquoi ?! Peut-être parce qu'on ne saurait tolérer dans un contexte traditionnaliste qu'un auteur enseigne sa pensée propre. Surtout quand celle-ci remet en cause la plupart de nos habitudes normatives et puritaines et blague sur le sens de la vie !

« Mon verbe inhabituel, chaud, coloré, provocant bouscule le rythme du discours classique, d'autant plus que je prétend développer mon propre système, le Jovialisme. Ça, c'est intolérable ! allez donc ! Si ce que vous faites n'est pas du structuralisme, de la phénoménologie, du néo-kantisme, de l'analyse logique ou de la métaphysique post-soixante-huitarde (allusion subtile à mai 68 en France), alors c'est une sorte de

galimatias inacceptable même si c'est une tentative authentique de pensée personnelle. Que voulez-vous, je n'appartient pas à un courant absolu qui me dicte ma pensée. Certes, je reconnais avoir subi des influences, avoir été marqué par des livres, m'être senti en opposition à certaines pensées comme celle d'Aristote, mais cela ne fait pas de moi un scolastique comme le sont presque tous les marxistes contemporains. Même si des hommes comme Épicure, Plotin, Pic, Berkeley, Vico, Hegel m'ont impressionné, il est normal que je les dépasse ou que je les complète, que je les critique ou que j'en fasse mes lointains précurseurs. Pourquoi devrais-je me faire tout petit devant eux ? J'enseigne aux gens à être fier d'eux, à penser par eux-mêmes, à créer leur propre système de valeurs. Je ne vais tout de même pas me subordonner aux impératifs de la tradition. Je remercie mes ancêtres, mais ça s'arrête là. Je n'aime pas me sentir esclave du sombre devoir de la reconnaissance. »

Alors que l'ère moderne est frappée par un rationalisme écrasant et un nihilisme amer, Moreau vient renverser la vapeur et nous dévoile que nous sommes grands, forts, créateurs et libres ; la seule condition : en être conscient.

Le Jovialisme nous enseigne la fête, c'est-à-dire comment acquérir un état d'esprit qui consiste à tout laisser tomber pour ne retenir que l'essentiel. La fête, c'est se laisser être sans retenue, sans préjugés, sans « qu'en dira-t-on » ; c'est une prise de conscience de notre majestuosité, de notre grandeur d'esprit. Le monde nous appartient, à nous d'en faire bon usage !

Le but du Jovialisme est de « former des hommes et des femmes prêts à tout, non pour servir une cause, mais pour exprimer leur être ». Nous sommes maîtres de notre

existence, de nos bonheurs, de nos malheurs. « Il n'arrive à un homme que ce qui lui ressemble »... à quoi ressemblez-vous ? Arrêtez de vous sentir misérables, petits et déterminés par le réel. Amusez-vous plutôt à le déjouer, à vous considérer puissants, vivants, innovateurs et autonomes.

Il ne faudrait pas croire cependant que Moreau est un simple motivateur ou un marchand d'idées qui aime narguer et faire rire. Même si cela constitue déjà une bonne raison pour le lire, sa pensée dépasse cette première facade, où la plupart des gens s'arrêtent, ne voyant pas la grandeur et la fécondité de réflexion que ses propos engendrent. Véritable critique social, tous les sujets y passent : la religion et la métaphysique, l'amour et la sexualité, le politique et l'État, la science et le mysticisme, la vie et la mort.

« La philosophie n'est pas la connaissance rationnelle des causes, mais une vision intégrale de l'homme et de l'univers orientée à l'organisation de la vie individuelle et sociale au nom de la pensée. »

André Moreau prétend que le Jovialisme est le produit de 3000 ans de réflexion. Il nous fait voir avec un verbe simple mais fracassant et sans retenue ce qu'il a compris des grands penseurs de l'humanité, ce qu'il juge et ressent comme essentiel et admirable ou pauvre et misérable, sans avoir peur de prendre position et de s'exposer à de nombreuses critiques.

Peu importe s'il a raison ou tort, s'il faut le croire ou non ; l'essentiel est de considérer le fait qu'une nouvelle voie philosophique s'érige avec vigueur et qu'on ne peut, à mon sens, rejeter du revers de la main une pensée qui critique avec virulence notre conception du monde et qui en propose une nouvelle. De toute façon, que vous

croyez en lui, le jovial n'en a rien à foutre (si vous me passez l'expression !), il nous incite à croire en nous !

Le Jovialisme se veut une intégration de l'épistémologie logique et de la métaphysique, de la science et du mysticisme, en un seul champ de prospection et d'invention. En ce sens, je n'en ai encore rien dit. Je ne pouvais ici que faire un portrait (qui demeure encore bien mince) d'un Jovial ; celui d'un homme qui a décidé d'élever son « Je Suis » à la grandeur d'un dieu et à l'attitude enivrante de la fête.

« Je suis à la fois profond et superficiel, génial et brouillon, provoquant et condescendant. Je me ris des difficultés, j'imagine l'impossible, j'invente, j'exagère, je fais la roue, mais je ne reste jamais pris. Je dissimule mon intuition derrière des hyperboles pédagogiques et je fais le fou pour ne pas avoir l'air trop sage. Tout cela frappe l'imagination, irrite les sots, méduse les faibles et, de façon générale, amène mes interlocuteurs à me respecter dans la mesure où ils perçoivent en moi un goût de l'infini qui ne dément pas. (...) Le Dieu que chacun cherche partout, c'est notre véritable Moi, notre personnalité profonde hypostasiée à l'infini, notre essence réelle. »

En somme, l'intention première de cette petite intrusion dans l'univers jovialiste n'est pas de faire l'apologie d'André Moreau, mais bien de vous faire prendre conscience qu'il s'agit, non seulement d'un philosophe qui nous est contemporain, mais qui vit à Montréal, s'exprime ici et là dans la ville et qu'il nous est possible d'aller voir un peu plus significativement ce que cet homme a à dire.

Vous crierez au génie ou à la folie, mais, du moins, vous n'en ressortirez pas indifférent.

Mais la marginalité se tait, elle se terre. À chacun de l'exhumer.

Portrait d'artiste contemporain

Alex Kempkens est d'origine allemande et habite Montréal depuis 1986. Suite à ses nombreux voyages à travers l'Europe et le Moyen-Orient il a trouvé ici sa terre d'inspiration. Il travaille la photographie assistée par ordinateur et crée ce qu'on pourrait appeler des « univers photographiques virtuels ».

Les travaux de Kempkens exposés dans de nombreuses villes d'Europe et d'Amérique présentent un double intérêt pour le philosophe. D'une part, ils mettent à jour la possibilité pour la technique (ici l'informatique) de ne plus être seulement perçue comme objet pratique et utilitaire pour l'homme : avec Kempkens la technique devient médium d'expression poétique. D'autre part, ils ouvrent l'esprit du philosophe à un champ de réflexion immense : celui de la création d'univers virtuels. On ne peut qu'entrevoir aujourd'hui quelles seront les applications de la réalité virtuelle à notre quotidien future. La réalité virtuelle questionne nos acquis au sujet de la vérité, de l'esthétique et de l'éthique et commande forcément que soit engagés d'intenses débats de ces thèmes clés de la philosophie.

Le texte que Kempkens a lui-même préparé pour le *Palimpseste* se compose d'une série de fragments qui, mis ensemble, trace un portrait de l'artiste. Rédigé en anglais et en français, le texte, hétérogène dans sa forme (poèmes, citations

et prose), est à l'image de l'homme qui sait manipuler simultanément plusieurs univers langagiers différents. Parmi eux bien sûr et aussi l'art photographique et la technologie informatique.

Malheureusement pour le lecteur l'absence de couleurs retire ici le magnétisme que dégagent les oeuvres à leur état plus naturel. Cependant les curieux pourront se rincer l'oeil et se laisser imprégner par les teintes vives de cette virtuelle réalité photographique en visitant l'un des sites où sont présentement ou seront bientôt exposés les travaux de Kempkens.

- Espace... Start. *Les filles à Montréal et à Munich*, jusqu'au 10 mars, 334 Terrasse St-Denis, #515, 282-7423 (sur r.-v.) ;

- Stornaway. *Cannibale blanc*, jusqu'au 11 mars, 1407 St-Alexandre, 288-7079 ;

- Galerie CIRCA, 372 St-Cath. O., du 1er au 20 avril, 393-8248 ;

- Image du futur '95 au Vieux-Port de Montréal, du 18 mai au 15 sept., 849-1612 ;

- Centre copie-art, *Philosophie de la souveraineté*, 813 Ontario E., à partir du 25 juin, 523-8011.

Alain Beaulieu

L'univers kempkien

autoportrait de Alex Kempkens, Allemagne/Québec, artiste

« Je suis un patron de la compagnonnage sur ma route du tour de l'art. Je travail pour le sourire de mon amie. »

Fragments of colored glas make up a rosette at the cathedrals. Fragments of texts form the colored images of this article. « How do you approach the world ? What about computer and art ? » asked me Alain, and « Can the text be ready in four days ? ». Let's look what I wrote in the last years and let's look for something that glued it together. I wrote these poems and texts for my exhibitions in the last three years. The citations from Max Bense, Pablo Picasso and others are from books and magazines. I'm reading or that I read years ago. The texts about me are also from the last three years. Hervé Fischer invented « l'univers kempkien » in a text for a magazine and a catalogue. Friends did the translation of my writing from english and german to french.

Herbert W. Franke, a friend now, called me in spring 1986 : « Alex, I get a call by a man from Montreal. He is looking for some gut computer-art-work for a exhibition. I gave him your number, he will call you, his name is Hervé Fischer ». Hervé called, and this is the point that Montreal became my new « basiscamp »

(Bertrand Russel). Often exhibited at Images du Futur from 1986 to this year, too I will begin with the first fragment from the catalogue Images du Futur '94.

1

« Alex Kempkens est né en 1942 à Linz-sur-le-Rhin, il fait référence à Maxim Gorki, André Malraux et le Shinmen Musashi à propos de son « tour de compagnonnage » et à Carla Carà, Otto Dix et Max Beckmann sur la nécessité de l'expérience humaine afin que les images créées par l'artiste puissent véhiculer une vision personnelle du monde comme Pablo Picasso le disait à André Malraux. Dès le début des années soixante, il expose son travail en Europe, et plus tard, en Amérique et en Afrique. En 1983, il commence, sous la direction de Herbert W. Franke, à créer à l'aide de l'ordinateur. En 1986, il est organisateur et conservateur de l'exposition BILDER IMAGES DIGITAL, à la Galerie der Künstler de Munich, et fonde la maison d'édition BARKE. Il fonde en 1987 la revue BILDER DIGITAL pour l'art, la publicité et le design ainsi qu'une galerie d'art à Munich. En 1991,

il est de nouveau invité à exposer son travail à Images du Futur et décide de s'installer à Montréal pour y poursuivre sa carrière artistique. » (Dossier de presse)

2

A painter must create what he experiences, cuidada! Experiencing, experiencing — easy to say! It's not seeing in a particular way. It has nothing to do with interpreting. Look he pointed at the trancelike geometry of the weeping Woman. « *Doro, for me, was always a weeping woman. Always. Then one day, I was able to paint here as a weeping woman* » (Pablo Picasso to André Malraux).

3

Immigrant

*Je vais en ville
la ville n'est que pierre
je vais de pierre en pierre
mon regard marche dans l'obscurité
mon coeur offre de la lumière à mes yeux
mes yeux voient dans la pierre
mon pressentiment connaît les disparus
mes pores s'ouvrent
je trouve les coeurs colorés
j'ai trouvé idées et amour*

« Immigrant » was the title of my artwork at Images du Futur (IdF) '94. A work founded on my experiences from 1991 to 1994, and on two other shows before. The show « Chercher la personne / Looking for Persona » in 1993 and « Pierres de chants de Montréal » in 1992.

4

CHERCHER LA PERSONNE / LOOKING FOR THE PERSONA

Question :

Pourquoi n'y a-t-il personne dans vos images ?

Réponse :

Dans mes images, il y a toujours quelqu'un.

Regarde au loin

Regarde au sol

Vois la profondeur de mon oeil, il y a quelqu'un.

« La thématique dans l'oeuvre de Alex Kempkens est l'architecture et l'archéologie dans le Vieux Montréal dans une métamorphose sur la personne. Il utilise la photo, le vidéo, la copigraphie et l'ordinateur pour analyser le quartier qu'il aime. Son travail s'oriente autant vers l'ancienne que vers la nouvelle perspective structurale du Vieux Montréal. Par les idées anciennes qu'elles véhiculent, l'oeuvre révèle des qualités esthétiques exceptionnelles. Les compositions

photographiques, faites à partir d'éléments architecturaux, rappellent la perspective de la Renaissance. » (dosier de presse)

Between August 1991 and August 1992 I explored Old Montreal with my 4/5 inch camera. I made photos in the idea of « perspective de Renaissance » also with the dramaturgie of light and shadow. I was looking for the poetry, the soul of this place and not for a technical description.

5

Monique Brunet Weinmann, critique d'art et commissaire : « En cette année du trois cent cinquantième anniversaire de sa fondation, il est admirable qu'un citoyen nouveau-venu, nous rappelle le plan fondateur de Ville-Marie, dessiné par les solides fondations de ses bâtiments, puisse-t-on entendre ces "Pierres des Chants" ... »

Why to hell I did this work? I came to Montreal to work in the field of "the real existence of the virtual reality", to look for my unique world of imagination and my first work was architectural pictures.

6

P.S. A word about the catalogue and the images *Pierres de chants de Montréal*. I know it is « out of fashion » to do photos in this way.

I know it is against all rules in the « up to date » theories of art and against all universities and museums thinking and I know what is « in ».

But still, I am free, a patron de la compagnonnage, and as my friend Hervé Fischer asked me to do this, I listen to me and I listen to the « gray stone of Montreal » and I did it. Maybe, it is my gift for my new oasis, or « basiscamp ».

7

La marche pour la liberté

J'ai appris à aller

je chemine

je danse

mais pour la liberté

j'ai mon ordre de marche

J'ai vu la première colonne de soldats en marche étant enfant, ce furent les Américains, lorsqu'ils traversèrent le pont de Remagen. J'ai vu plus tard la marche du carnaval de la Rhénanie, et j'y étais. J'ai commencé à cheminer pendant mon tour de compagnonnage. Je suis souvent allé à Prague, et j'ai participé la première fois à la marche pour la liberté, le 1er mai 1968. J'ai vu plus tard la marche, la fuite durant une panique (au Biafra), et la marche funéraire avec honneurs pour les martyres (à Amman). J'ai vu et

participé à Montréal, à la marche de la grande fête, pour la souveraineté et pour la propre liberté des hommes, mais pour ma propre liberté, j'ai mon ordre de marche.

8

Fragments need something what keep it together and now about glue... Friends (Epikur) are for me the most important element that I can go my way. Friends from the old days and from today. Friends are women and man which I discusse with, I learn from, to get advised, to get help in both ways. And as a response if I present my work to my friends I enjoy to see their smile. It's the salt on the bread for me.

9

*La nuit
une histoire ancienne
plus ancienne que l'écriture
plus ancienne que l'image.
Qu'y a-t-il de nouveau ?
Pourquoi du nouveau ?
Raconte les rêves
qui sont aussi vieux que
le rêve.*

10

Les filles à Montréal et à Munich

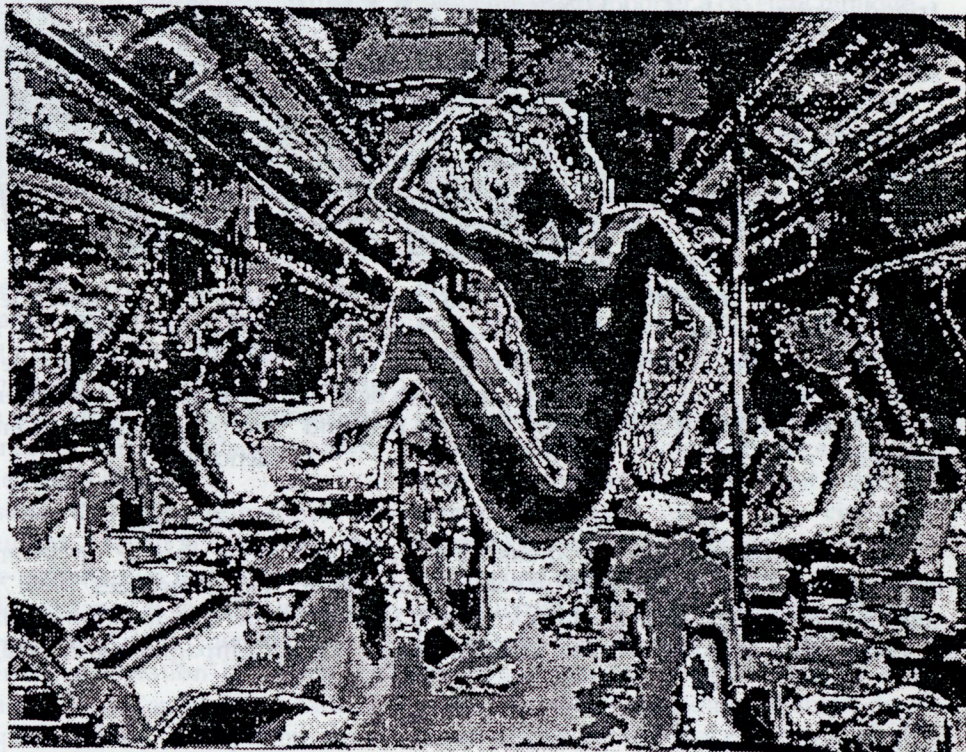
*Ce visage
change son teint
il est le feu
qui l'enflamme
le froid
qui te glace
c'est une âme
qui t'a envahie*

On trouve au château de Nymphenburg à Munich une « Galerie des Belles Femmes », fondée par le roi Louis I de Bavière. Il s'agit d'une série de portraits de femmes vivant à son époque à Munich. Depuis 1983, une part essentielle de mon travail dans le domaine de la réalité virtuelle consiste à rechercher à saisir et à représenter la personne qui se tient derrière ce masque qu'est le visage. C'est pourquoi je travaille au projet « Les filles de Montréal ».

Rendre possible à l'esprit de saisir et fixer au sein de la réalité virtuelle, du flux des données, de l'immatériel, la forme, le visage, le « Masque » en les utilisant comme moyens de révélation, c'est à cela que je travaille. « Mes tableaux doivent parler d'eux-mêmes, dans une langue de silence, face à face, d'un contemporain à un autre » (André Malraux, *Les Voies Du Silence*).

At 14 years I became a compagnon des « métallos allemands » (Syndicat IG Metall) as I went to my second trainingfield a wrought — iron work (Mannesmann in Düsseldorf). Here my older compagnons forged iron to piplines. I learned to do all things with iron before I learned to work with high voltages too. At that time I got first informations about computer from my young compagnons and my guitare-teacher (a IBM technicien) by the « Wandervögel ».

You see, machines of all kind are familiar to me. The fire to cook, to distil, to forge, to seat around is a beautiful tool to me. What can I say about that ? Can we discuss the need of fire ? We can't talk about the need of fire for man ! It is the same for me with all other tools, a computer, too (Groupius, Bauhaus...).



11

Goethe and his poem *Prometeus* (go and read it).

12

Hervé Fischer : « Les bulles baroques de cet univers kempkien ouvrent les portes du rêve à celui qui s'y arrête, ne serait-ce qu'un instant. Ce sont des tableaux pièges, où celui qui y jette un oeil y passera corps et âme. Car les appels et signes narratifs de l'image entraînent inmanquablement, comme des Sirènes, le regard de l'imprudent dans le monde imaginaire de Kempkens. »

13

France Boisvert, poète et écrivain : « En chargeant nos yeux de visions nouvelles, Kempkens délivre du regard conquis. Son oeuvre enchante et libère. Il participe

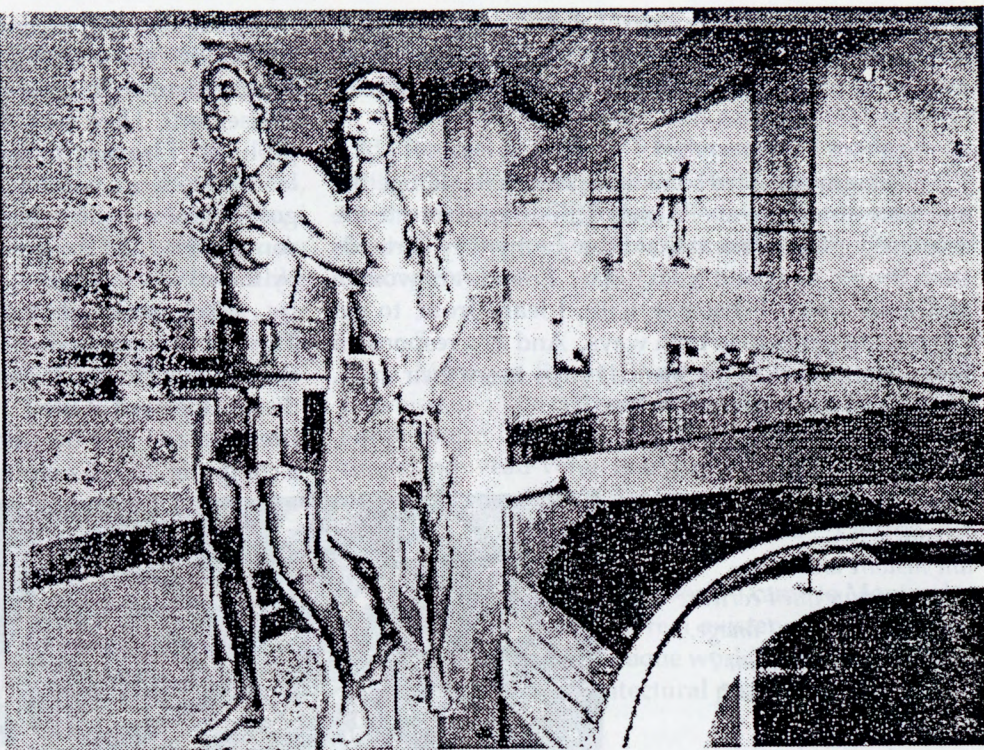
à l'ébauche d'une nouvelle grammaire. S'agit-il là de quelque espéranto produisant de nouveaux oracles ? Kempkens, scribe ? Poète virtuel. Et réel voyant. »

This to find the univers kempkien or my unique world of imaginations are the reason that I live here in this town. My job, the job of « le patron » will be to create more images so that my friends enjoy to look at them, and I can enjoy their smiling.

The last fragment is a reference to two german philosophers : Max Bense and Herbert W. Franke. Max Bense was the first computer artist in the world and the spiritual father of Frieder Nake and Georg Ness (1964, together with Noll in the USA). Herbert W. Franke, philosophe, SF-writer, artist is the greatest fighter in the last 30 years for the computer-art. Both believe also on the power and need of love between man and women.

14

... en buvant un espresso allongé et en lisant une oeuvre de Max Bense, j'ai trouvé un passage qui montre comme il était sage. Il écrit dans le livre *L'Existence technique* que « Un torso est aussi une oeuvre » et « On



ne doit pas se passer de ce luxe. C'est le luxe existentiel. Le luxe d'un esprit qui a abandonné les idéologies pour regagner l'existence ; le luxe d'un esprit qui empêche la technologie de se fixer en idéologie et de détruire la fontaine facilement endommagée de nos pensées et actions ».

Publications :

Que cherche le prince dans la forêt ?, Éd. Arts technologiques, 1993, 78 p.
Pierres des chants de Montréal, Éd. Galerie le Compagnonnage, 1992, 98 p.

citations

Roland Jaccard, *La tentation nihiliste*, PUF, 1989

Le drame de l'homme se joue moins dans la certitude de son néant que dans son entêtement à ne point s'y résigner.

L'être humain se définit volontiers par ce qu'il a ; sans doute par honte de ce qu'il est.

À peine a-t-on appris à se connaître et à s'accepter que déjà la vie nous quitte et que nous la contemplons derrière les barreaux de la vieillesse.

Mais que craindre du néant de la mort, nous qui avons si souvent affronté dans une feinte allégresse le vide de l'existence ?

« Que le monde est une saloperie, au fond c'est ce que sait quiconque a un peu d'expérience » écrit Klima. Ce savoir, il faut feindre de l'ignorer : vivre en société réclame un peu de frivolité et beaucoup d'hypocrisie.

L'art ne dissèque la tristesse que pour ouvrir notre cœur et le ranimer.

L'art tend à l'absence — la parole prenant ainsi enfin congé d'elle-même —, et c'est pourquoi il est le luxe suprême.

Vouloir des enfants, c'est vouloir se venger de son passé. C'est pour la femme faire don à sa propre mère de sa haine et pour l'homme rivaliser avec son père ou avec Dieu dans le phantasme imbécile d'une postérité. Et c'est pour chaque couple un remède au désespoir. Quand la vie a trompé nos attentes, quand on a renoncé à se créer soi-même, quand on pressent que tout est foutu, alors plutôt que de se rendre à la morgue, on convie sa famille et ses proches dans un lieu plus sinistre encore, parce que plus kitsch : la maternité.

Images et temps dans le mouvement cinématographique

Frédéric Devost

Depuis leur apparition dans l'Histoire, philosophie et art se sont constamment inter-influencés. En s'inter-rogeant sur des notions de représentation, réalité, perception, vérité, langage, espace-temps, abstraction, mémoire, etc. Nous aurions pu aisément prolonger cette liste de manière exhaustive et ainsi démontrer l'ensemble des champs d'études communs à ces deux disciplines, mais nous opterons plutôt, dans ce présent texte, pour l'analyse du rapport entre la cinématographie et la phénoménologie. Il est à noter, cependant, que les moyens utilisés pour les recherches en art sont concrets — en voulant épurer les formes de la matière de l'œuvre, en recherchant une sorte d'idéalité réaliste — et en philosophie abstraits — de par la volonté de celle-ci à abstraire toute trace d'empiricité dans ses concepts, tout en voulant conserver une certaine réalité idéale.

L'histoire de l'art a été marquée de deux révolutions, à savoir la découverte des lois de la re-présentation tridimensionnelle pendant la Renaissance, et en 1895, l'invention de la photographie et de la cinématographie qui ont remis en question la notion du réalisme pictural. Il n'est pas étonnant de constater que l'arrivée du septième art a grandement favorisé l'apparition de l'abstraction et de la conceptualisation dans les arts par ce fait que le cinéma et la photographie sont l'apogée de la représentation du réel, obligeant ainsi les autres arts (en particulier celui de la peinture) à remettre en cause leur essence, leurs utilités et leurs visées. Pour sa part, la cinématographie n'a pas cessé de se remettre en question, car étant (comme l'être) intrinsèquement liée au concept de l'espace et du temps — qui est toujours en mouvement — elle doit se redéfinir (ou du moins tenter de le faire) dans chaque hic et nunc jamais présent. Il fallait donc à la cinématographie trouver un moyen de s'abstraire du concept de l'espace-temps. Ce moyen est

philosophique, plus précisément phénoménologique. C'est par un retrait phénoménologique de son être que ce dernier peut définir cet art ; mais c'est avant tout par une pré-compréhension de son être que ce dernier peut se rapporter à cet étant filmique, d'où il en percevra — et c'est là notre point d'intérêt — des analogies entre son être, sa pensée et cette matière cinématographique.

Nous nous pencherons sur les résultantes des recherches phénoménologiques en cinématographie plutôt que sur les méthodes utilisées dans le but de faire ressortir les points communs entre ces deux phénomènes, en occurrence l'être et le cinéma. Le cinéma — comme l'être — n'est pas langage, mais il est *par* le langage. Il s'inscrit dans une sorte de matière non linguistiquement formée où l'énonçable se situe toujours au devant de l'image dans le faire-encounter avec l'être, d'où peut surgir le sens de ses signes. Le langage cinématographique est pré-linguistique, du fait qu'il est emporté dans le mouvement de l'espace-temps, il peut se former et se re-former de par lui-même. Le langage du septième art fonctionne comme la pensée humaine, sur un double mode, c'est-à-dire la manière dont la pensée pense et se pense elle-même (par le biais d'une réduction phénoménologique) comme si le cinéma pouvait mettre en suspens le réel. C'est parce qu'il est une synthèse de l'espace et du temps que le cinéma peut faire naître les images soit du temps (image-temps), soit de l'espace (image-mouvement). L'image-mouvement est soit au-delà (par défaut ou par excès temporel) de l'image-temps, car le temps est le nombre ou la mesure du mouvement (représentation métaphysique), soit à l'intérieur même de l'image-temps en tant qu'elle constitue l'essence de ce mouvement comme faux mouvement. Ce nombre est soit l'unité minima de ce temps comme intervalle de mouvement, ou bien la totalité du temps comme maximum du mouvement dans

l'univers. La re-présentation temporelle agit sur deux niveaux : au premier, le mouvement ne peut se détacher du temps que lorsqu'il s'en fait une représentation indirecte et subordonnée de ce dernier (croyance au monde extérieur), et au second, le temps est principiel au mouvement, il peut alors se distinguer du mouvement dans son essence représentationnellement directe (conscience de soi comme re-présentation intérieure). Dans cette dernière option, les images-temps transcendent le mouvement par le biais de paradigmes verticaux, en se rapportant d'eux-mêmes à leur propre image virtuelle, créant ainsi des plans de coupe autonomes qui échappent aux images-mouvement. D'autre part, ces dernières sont sans cesse dépendantes de leurs intervalles, de la linéarité temporelle, créant ainsi trois sortes d'images dans une dialectique causale (action-réaction) : l'image-perception (plan d'ensemble), l'image-action (plan-moyen), l'image-affection (gros-plan). Le cinéma a la possibilité, de par sa représentation temporelle (ses pointes de présent), de rompre avec toute succession temporelle extérieure au film en opérant de sauts quantiques entre les présents redoublés du passé, du futur et du présent lui-même. La cinématographie procède soit par une logique dialectique temporelle indirecte (le cinéma dominant) ou soit par la notion de différence au sens derridien du terme (dans le cinéma dit d'auteur), dans sa représentation directe. Il est certain que le cinéma échappera toujours à la présence, étant de nature représentationnelle (le cinéma est un média im-médiat), mais pourra par contre actualiser cette représentation. De ce fait même, elle démontre d'emblée sa « vraie nature fausse », sa volonté de puissance par laquelle le monde devient une fable, contrairement au cinéma populaire (américain) qui tente indirectement de camoufler son mensonge essentiel. Tout le paradoxe du cinéma est là : le « cinéma-vérité », qui s'est constitué au Québec, mettait en question tout modèle du vrai. La cinématographie dominante procède lors du montage de coupes rationnelles (narrativité temporellement continue) d'intervalles — comme une pensée qui est pensée à partir du monde extérieur — alors que le cinéma de répertoire démonte le film par des coupures irrationnelles — comme un impensable dans la pensée, plus profond que tout monde

intérieur dans un dehors autonome qui se donne dedans. Ce cinéma d'auteur, ou cinéma de la différence, transgresse toute limite structurale tel qu'en inversant les opsignes par les sonsignes. Le cinéma se doit désormais de cadrer les sons écraniques lors de la mise en scène. Il y a donc autonomisation des deux types d'images : sonore et visuelle. Le cinéma doit donc s'absenter le plus du mouvement pour se présenter à nous dans toute l'inactualité de son être-là.

L'être scriptural du discours filmique — l'être-là (*Dasein*) dans sa mondanéité et sa momentanéité décrit son rapport sans rapport (car langagier) avec l'espace et le temps. L'être-là dévoile le langage cinématographique, bien qu'il soit à son tour dévoilé par ce dernier, par son langage mondain dans lequel il séjourne. Chaque espace-temps cinématographique (photogramme) est transcendé par une pensée, un être-là. L'étant cinématographique (l'ontique) est donc fondé sur l'ontologique. Le langage du septième art a donc une identité, un identique avec qui dialoguer — le langage dans l'éternel retour du même — dans le mouvement cinématographique : son *Dasein*. Dans chaque espace-temps (mondanéité-momentanéité) s'opère dans le mouvement de provenance et d'advenir du sens de l'univers du récit filmique en tant que phénomène langagier. La temporalité est au fondement de l'être et de la cinématographie. Tout comme l'être, le cinéma n'a jamais accès au présent mais seulement au « re-présent ». Ce qui est enregistré sur pellicule constitue d'abord un avoir-été-de-l'être-là (mondain), mais également un avoir-à-être langagier. La mondanéité cinématographique existe à chaque moment où elle est visitée par le là (la pensée) de l'être-là (même fictif). Cette pensée est phénoménale en ce sens où elle se pense, pense le film, s'écrit, se décrit, mais décrit également son monde filmique et son rapport avec cet étant mondain. Comme il n'y a pas de *Dasein* sans monde, et vice versa, être et cinéma sont en devenir en tant qu'avoir-à-être. Le *Dasein* advient à chaque fois à partir de son à-venir. Il y a donc, dans ce phénomène en mouvement, dans ce monde illusoire, un paraître de l'apparaître phénoménal. Il nous faut donc mettre au jour, de manière philosophique, cet art de la lumière et de la noirceur.